

Gironde ne pouvait ni se troubler ni pâlir davantage. Sa mère avait des soupçons ! Qu'allait-il faire ? Qu'allait-il dire ? Certes, il faut lui rendre justice, en ce moment il ne pense pas aux menaces de Patoche, aux dangers qu'il peut courir ; il ne songe dans le reste de pitié et d'honnêteté qui est toujours dans son cœur qu'à l'effroyable désespoir de cette mère abusée.

—J'ai tenu, monsieur Patoche, reprenait la comtesse, à vous parler devant mon fils, j'espère pour lui, pour son honneur, qu'il ignore vos exigences, je tiens à les lui apprendre, je veux qu'il soit juge.

Et se tournant vers Gironde immobile, tête basse :

—Je suis la victime de la plus lâche des intrigues. Cet homme abuse du secret qu'il possède. Il joue devant moi, comme vous l'avez vu tout à l'heure, la comédie odieuse de l'émotion et des larmes, alors qu'il sait combien sa présence m'est insupportable, alors qu'il sait que je ne puis croire à son émotion puisque sa présence est une menace terrible pour moi. Cet homme a fait de son secret, mon fils, une source de fortune, ses demandes d'argent se renouvellent sans cesse. Sans cesse elles augmentent. Je n'y puis plus répondre. Il y a huit jours, il m'a mise en demeure de lui donner aujourd'hui deux cent mille francs. Une pareille somme, je ne pouvais me la procurer qu'en ayant recours à mon mari. Mais alors je devais tout lui dire, et cela, je ne le veux pas. Je ne le veux pas.

Patoche, jusque-là conciliant, releva la tête avec insolence.

—Ah ça ! mais qu'est-ce que je comprends donc ? Ayez l'obligeance de répéter. Vous n'avez pas la somme ?

—Je ne l'ai pas !

—Et vous êtes décidée à ne point la chercher ?

—J'y suis résolue.

—Vous oubliez ce que je puis faire.

—Je ne le sais que trop.

—Je suis homme à exécuter mes menaces.

—J'en suis certaine.

—Alors, peu vous importe que votre mari apprenne cette histoire.

—J'en mourrai, voilà tout !

—Il faut croire que vous ne l'aimez guère, le pauvre homme ! Autrement, vous feriez tous vos efforts pour lui épargner une révélation aussi douloureuse.

—Ah ! misérable ! misérable ! comme il me torture !

Tout à coup Marguerite se précipite vers Gironde, lui prend les mains, les étreint de toutes ses forces. Lui reste là, anéanti, comme s'il n'entendait ni ces menaces, ni ces insultes, comme s'il était indifférent à ces choses. Et d'une voix vibrante, elle s'écrie :

—Tu es donc sourd et aveugle ! On insulte ta mère devant toi et tu te tais ! Cet homme menace de briser mon bonheur, ma vie, et ce qui est plus infâme, de briser le bonheur des êtres qui me sont chers, et tu n'élèves même pas la voix pour me défendre !

—Ma mère !

—Madame, disait doucement Patoche, vous exagérez. Je vous ai rendu un immense service en vous rendant votre enfant. Aujourd'hui je suis dans la gêne. Je vous tends la main. C'est un service que je vous demande pour un service. Où est la menace ? Où est l'insulte ?

—Elle est dans chacune de vos paroles qui cache la bassesse et la lâcheté de votre caractère.

—Madame, votre opinion de mon caractère m'est d'autant plus pénible que vous me le dites devant votre fils qui était habitué à me considérer comme un bienfaiteur.

—Ah ! le misérable ! le misérable ! répétait la pauvre femme affolée.

Et à Pierre Gironde, de nouveau :

—Et voilà ce que tu trouves pour me défendre, dans ton affection pour moi ? Et tu es mon fils ? Toi ! Tu es de mon sang et de ma chair ? Allons donc !

Elle s'arrête, contemple Gironde, puis :

—Regarde-moi donc, en face. Pourquoi ne l'oses-tu pas ? Je te fais peur à présent. Qu'est-ce que je te demande pourtant ! Peu de chose, en réa-

lité ?... Depuis que tu te trouves devant cet homme, tu ne m'as rien dit... Tiens, tu as même oublié, en entrant, de venir m'embrasser !... Et vois, avec l'insolence dans les yeux et son sourire ironique, cet homme semble être le maître, ici, le maître de nous deux ? Pourquoi ?

—Ma mère !

—Ta mère ! Tais-toi ! Je ne veux pas que tu me donnes ce nom-là, entends-tu ? Moi la mère de Pierre Gironde qui me laisse insulter et qui dans son cœur ne trouve même ni une bonne parole pour me consoler et me prouver son affection, ni un soufflet pour punir cet homme ! Toi, mon fils, allons donc ?

—Madame, les preuves, disait Patoche.

—Vous êtes un escroc. Ces preuves, qui me dit que vous ne les avez pas inventées ? L'histoire de la naissance de mon fils, vous la connaissez, hélas, comme moi ! Vous étiez au château ! Vous aviez surpris mon mariage secret ! Vous étiez dans la confidence ! Qui me dit que la misère ne vous a pas suggéré l'idée de vous servir de ce secret ?

—Après vingt ans ?

—Oui, après vingt ans ! Vous aviez besoin d'un complice pour mieux me dominer. Et vous avez inventé cette histoire de Pierre Gironde, autre infâme, aussi infâme que vous ! Et si je n'avais maintenant que des soupçons, rien ne pourrait mieux me les confirmer que l'attitude de votre complice. Tenez, regardez-le. Est-ce qu'il n'avoue pas ? Il y a sans doute, au fond de son âme, un reste de pudeur et de honte. Il se dit, sans doute, que cela était bien criminel et bien sacrilège de tromper l'amour d'une mère ! d'entrer ainsi dans une famille où l'on trouve les cœurs ouverts et les mains tendues. N'est-ce pas, Pierre ?

—Mais, madame, tout cela, c'est de l'imagination, Pierre est votre fils, je vous en donne ma parole d'honneur.

Elle, avec un sourire nerveux :

—Cet homme parle d'honneur !

Et, s'adressant toujours à Gironde, blême et bouleversé :

—N'est-ce pas, Pierre, que vous pensez ce que je dis ? Si vous n'êtes pas aussi profondément corrompu que votre complice, vous devez vous dire que vraiment cela était trop odieux et trop cruel d'agir ainsi avec moi ! Et d'agir ainsi pour de l'argent ! Le souvenir de la mère ne s'oublie pas et ne s'efface jamais dans le cœur de l'enfant ! Vous, Pierre, vous êtes trop près de l'enfance pour avoir oublié la vôtre, si vous l'avez connue. Est-ce que, si vous n'êtes pas complètement pervers, vous n'avez pas senti la honte vous monter au front lorsque vous me donniez ce nom de mère que je ne méritais pas ? Et lorsque je vous appelais mon fils avec tant de tendresse, vous rappelez-vous ? lorsque mes lèvres s'appuyaient sur votre front, lorsque je serrais vos mains, lorsque mon regard chargé de tout mon amour maternel, allait chercher dans vos yeux le fond de votre âme. Pierre, est-ce que vous n'avez pas senti un peu de remords vous serrer le cœur ?

Certes, si Gironde avait été seul, il se fût trahi. La présence de Patoche le retenait. L'homme était là, près de lui, qui ne le quittait pas. Et Marguerite, devinant qu'en parlant de sa mère à Gironde, elle allait l'ébranler peut-être et l'amener aux aveux :

—L'as-tu connue, ta mère ? car je ne suis pas ta mère, moi. Ce n'est pas possible, tu serais à mes genoux depuis longtemps, si j'étais ta mère, et tu aurais chassé ce misérable de ma présence.

—Madame ! fit Pierre au comble de l'émotion.

—Tu vois bien. Tu n'oses même plus me nommer ta mère. L'as-tu connue, la tienne ? Te rappelles-tu les jours où, chagrin, malade, tu n'avais pas de consolation à ta peine, ou de soulagement à ta souffrance, qu'en te réfugiant sur son cœur, toujours prêt à te recevoir pour donner ce nom si doux de mère qui n'est qu'une étrangère pour toi, il faut que tu aies oublié ses caresses si bonnes, ses mots si tendres, ce dévouement de chaque heure qui dure toute une longue vie, sans jamais se fatiguer ? Est-ce que ce n'est pas le plus grand crime de voler, ainsi que tu l'as fait, à la mère, le nom qui lui était dû et qui devait rester sacré dans ton souvenir ? Cela ne t'émeut donc point... tout

cela ? Tu restes insensible à toutes les jolies choses de l'enfance, au visage de ta mère penché sur ton berceau, les yeux pleins de larmes de joie, à sa sollicitude inquiète, tout le reste de ta vie, à cette affection toujours sur le qui-vive, toujours certaine et toujours égale, qui n'a point de rivale parmi les autres affections rencontrées au courant de la vie ? Voilà tout ce que rappelle ce nom de mère, à qui ne le mérite pas !

Et exaspérée par ce silence de Gironde :

—Et vous n'avez pitié de moi ni l'un ni l'autre. Vous encore, Patoche, vous êtes dans votre rôle, vous avez l'âme basse et vile. Je vous connais de longue date. Envieux et cruel, vous trouvez le moyen de vous enrichir d'un coup. Peu vous importe à qui vous vous heurtez en chemin, qui vous écrasez sur votre passage. Mais lui ! lui ! Et il se dit mon fils ! mon fils !

Et la pauvre femme se mit à rire d'un rire intraduisible, qui finit dans un accès de sanglots.

—Alors, voilà tout ce que cela t'a fait de retrouver ta mère ? Tu t'es dit, j'en suis sûre : "Tiens, elle a de l'argent, la bonne femme ! quelle chance !" Et voilà tout. Comme amour filial, c'est maigre. Ah, tu es mon fils ? car tu le prétends toujours, n'est-ce pas ? Et voilà tout ce que tu m'offres comme tendresses ? Je t'ai pleuré toute ma vie, toi ou l'enfant que tu représentes. Il ne s'est pas passé un jour sans que j'aie pensé à toi. Qu'était-il devenu, mon pauvre enfant ? Quelle misère ! Et j'ai droit à l'affection de mon fils, parce que son abandon n'est pas une faute qu'on puisse me reprocher. Je n'en suis pas coupable. Le crime de cet abandon, un autre que moi l'a commis. Et voilà, tu aurais dû, si tu es mon fils, m'aimer doublement, parce que je t'ai pleuré toute ma vie, parce que j'avais soif de tes caresses et parce qu'en recevant celles de mes autres enfants, je pensais à toi et j'avais comme le remords d'une injustice ! Et tu retrouves ta mère ! Et en fait de caresses, ce que tu lui demandes, toi ou ton complice, c'est de l'argent ; en fait de tendresses, ce que tu lui offres, ce sont d'effroyables angoisses. Toi, mon fils ! Non, non, ce n'est pas possible.

Elle marchait à grands pas dans le salon. Les paroles sortaient précipitées, hachées de ses lèvres ! Parfois elle s'arrêtait, portait ses deux mains à son front et les joignait au-dessus de sa tête, comme en une supplication suprême à quelqu'un qui ne la secourait point. Elle n'était plus pâle comme au début de son entretien, quelques minutes auparavant, elle avait, au contraire, les pommettes des joues très rouges, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

Patoche, décontenancé, laissait passer ce flot de colère. Il n'y avait qu'une chose, en tout cela, qui ressortait pour lui : la comtesse n'avait pas l'argent qu'il lui avait demandé. Quant à ce flux de reproches, à cette colère grondante, à ce désespoir de mère, il laissait dire, il laissait passer, car il se répétait :

—Des mots ! Je lui ai donné les preuves que Moriani était son fils. Tant qu'elle n'aura pas les preuves du contraire, elle aura beau faire, elle sera bien obligée de croire.

Et il s'était fait, en écoutant Mme de Cheverny, une attitude tout à la fois ironique et pleine de compassion. Il essaya même d'intervenir, d'arrêter cette colère.

—Madame, vous vous faites à vous-même et à nous beaucoup de peine, en essayant de réagir contre votre cœur et de ne pas nous croire. Rappelez-vous que je ne vous ai pas imposé Gironde. Je suis venu vous dire : Voici votre fils. Il ignore encore que vous êtes sa mère. Dois-je lui faire connaître la vérité ?

Elle répliqua, farouche, avec une violence inouïe :

—Mon fils ! moi, sa mère ! Taisez-vous ! Vous êtes un imposteur ! Je ne veux pas que vous blasphemiez plus longtemps !

(A suivre)

Un curé, se promenant dans la campagne, rencontre un gamin qui le regarde sans ôter sa casquette.

—Pourquoi ne me salues-tu pas ?

—Ma foi, monsieur le curé, vous avez toujours dit : Hors de l'Eglise point de salut.